X

Æstuat infelix.

Un jour au mont Atlas les collines jalouses
Dirent: — Vois nos prés verts, vois nos fraîches pelouses
Où vient la jeune fille, errant en liberté,
Chanter, rire, et rêver après qu'elle a chanté;
Nos pieds que l'océan baise en grondant à peine,
Le sauvage océan! notre tête sereine,
A qui l'été de flamme et la rosée en pleurs
Font tant épanouir de couronnes de fleurs.

Mais toi, géant! — d'où vient que sur ta tête chauve Planent incessamment des aigles à l'œil fauve? Qui donc, comme une branche où l'oiseau fait son nid, Courbe ta large épaule et ton dos de granit? Pourquoi dans tes flancs noirs tant d'abîmes pleins d'ombre Quel orage éternel te bat d'un éclair sombre? Qui t'a mis tant de neige et de rides au front?

Et ce front, où jamais printemps ne souriront,

Qui donc le courbe ainsi? quelle sueur l'inonde?...

Atlas leur répondit : - C'est que je porte un monde.

24 avril 1830.

XI

DEDAIN

Yo contra todos y todos contra yo Romance del Viejo Artas

Qui peut savoir combien de jalouses pensées, De haines, par l'envie en tout lieu ramassées, De sourds ressentiments, d'inimitiés sans frein, D'orages à courber les plus sublimes têtes, Combien de passions, de fureurs, de tempêtes, Grondent autour de toi, jeune homme au front serein?

Tu ne le sais pas, toi! — Car tandis qu'à ta base
La gueule des serpents s'élargit et s'écrase.
Tandis que ces rivaux, que tu croyais meilleurs,
Vont t'assiégeant en foule, ou dans la nuit secrète
Creusent maint piége infâme à ta marche distraite,
Pensif, tu regardes ailleurs.

Ou si parfois leurs cris montent jusqu'à ton âme, Si ta colère, ouvrant ses deux ailes de flamme, Veut foudroyer leur foule acharnée à ton nom, Avant que le volcan n'ait trouvé son issue, Avant que tu n'aies mis la main à ta massue, Tu te prends à sourire et tu dis : A quoi bon?

Puis voilà que revient ta chère rêverie, Famille, enfance, amour, Dieu, liberté, patrie; La lyre à réveiller; la scène à rajeunir; Napoléon, ce dieu dont tu seras le prêtre; Les grands hommes, mépris du temps qui les voit naître, Religion de l'avenir!

II

Allez donc! ennemis de son nom! foule vaine!
Autour de son génie épuisez votre haleine!
Recommencez toujours! ni trêve, ni remord.
Allez, recommencez, veillez, et sans relâche
Roulez vetre rocher, refaites votre tâche,
Envieux! — Lui poĕte, il chante, il rêve, il dort.

Votre voix, qui s'aiguise et vibre comme un glaive, N'est qu'une voix de plus dans le bruit qu'il soulève. La gloire est un concert de mille échos épars, Chœurs de démons, accords divins, chants angéliques, Pareil au bruit que font dans les places publiques Une multitude de chars.

Il ne vous connaît pas. — Il dit par intervalles Qu'il faut aux jours d'été l'aigre cri des cigales, L'épine à mainte fleur; que c'est le sort commun; Que ce serait pitié d'écraser la cigale; Que le trop bien est mal; que la rose au Bengale Pour être sans épine est aussi sans parfum.

Et puis, qu'importe? amis, ennemis, tout s'écroule. C'est au même tombeau que va toute la foule. Rien ne touche un esprit que Dieu même a saisi. Trônes, sceptres, lauriers, temples, chars de victoire, On ferait à des rois des couronnes de gloire De tout ce qu'il dédaigne ici!

Que lui font donc ces cris où votre voix s'enroue? Que sert au flot amer d'écumer sur la proue? Il ignore vos noms, il n'en a point souci, Et quand, pour ébranler l'édifice qu'il fonde, La sueur de vos fronts ruisselle et vous inonde, Il ne sait même pas qui vous fatigue ainsi.

III

Puis, quand il le voudra, scribes, docteurs, poêtes, Il sait qu'il peut, d'un souffle, en vos bouches muettes Éteindre vos clameurs
Et qu'il emportera toutes vos voix ensemble,
Comme le vent de mer emporte où bon lui semble
La chanson des rameurs.

En vain vos légions l'environnent sans nombre, Il n'a qu'à se lever pour couvrir de son ombre A la fois tous vos fronts; Il n'a qu'à dire un mot pour couvrir vos voix grêles, Comme un char en passant couvre le bruit des ailes De mille moucherons.

Quand il veut, vos flambeaux, sublimes auréoles Dont vous illuminez vos temples, vos idoles, Vos dieux, votre foyer, Phares éblouissants, clartés universelles, Pâlissent à l'éclat des moindres étincelles Du pied de son coursier.

26 avril 1839.

XII

In God is all.

Devise des Saltoun.

O toi qui si longtemps vis luire à mon côté Le jour égal et pur de la prospérité, Toi qui, lorsque mon âme allait de doute en doute. Et comme un voyageur te demandait sa route, Endormis sur ton sein mes rêves ténébreux, Et pour toute raison disais : Soyons heureux! Hélas! ô mon amie, hélas! voici que l'ombre Envahit notre ciel, et que la vie est sombre; Voici que le malheur s'épanche lentement Sur l'azur radieux de notre firmament Voici qu'à nos regards s'obscurcit et recule Notre horizon, perdu dans un noir crépuscule. Or, dans ce ciel, où va la nuit se propageant, Comme un œil lumineux, vivant, intelligent, Vois-tu briller là-bas cette profonde étoile? Des mille vérités que le bonheur nous voile, C'est une qui paraît! c'est la première encor Qui nous ait éblouis de sa lumière d'or!

Notre ciel, que déjà la sombre nuit réclame, N'a plus assez d'éclat pour cacher cette flamme, Et du sud, du couchant, ou du septentrion, Chaque ombre qui survient donne à l'astre un rayon. Et plus viendra la nuit, et plus, à plis funèbres, S'épaissiront sur nous son deuil et ses ténèbres, Plus, dans ce ciel sublime, à nos yeux enchantés, En foule apparaîtront de splendides clartés; Plus nous verrons dans l'ombre, où leur loi les rassemble. Toutes les vérités étinceler ensemble. Et graviter autour d'un centre impérieux. Et rompre et renouer leur chœur mystérieux. Cette fatale nuit, que le malheur amène, Fait voir plus clairement la destinée humaine, Et montre à ses deux bouts, écrits en traits de feu, Ces mots : Ame immortelle! éternité de Dieu!

Car tant que luit le jour, de son soleil de flamme Il accable nos yeux, il aveugle notre âme, Et nous nous reposons dans un doute serein Sans savoir si le ciel est d'azur ou d'airain.

Mais la nuit rend aux cieux leurs étoiles, leurs gloires, Candélabres que Dieu pend à leurs voûtes noires.

L'œil dans leurs profondeurs découvre à chaque pas Mille mondes nouveaux qu'il ne soupçonnait pas, Soleils plus flamboyants, plus chevelus dans l'ombre, Qu'en l'abîme sans fin il voit luire sans nombre!

9 200t 1829.

XIII

Quot libras in duce summo?

C'est une chose grande et que tout homme envie D'avoir un lustre en soi qu'on répand sur sa vie, D'être choisi d'un peuple à venger son affront. De ne point faire un pas qui n'ait trace en l'histoire, Ou de chanter les yeux au ciel, et que la gloire Fasse avec un regard reluire votre front.

Il est beau de courir par la terre usurpée,
Disciplinant les rois du plat de son épée,
D'être Napoléon, l'empereur radieux,
D'être Dante, à son nom rendant les voix muettes.
Sans doute ils sont heureux les héros, les poêtes,
Ceux que le bras fait rois, ceux que l'esprit fait dieux.
Il est beau, conquérant, législateur, prophète,
De marcher dépassant les hommes de la tête,

D'être en la nuit de tous un éclatant flambeau; Et que de vos vingt ans vingt siècles se souviennent!...

— Voilà ce que je dis. Puis des pitiés me viennent Quand je pense à tous ceux qui sont dans le tombeau!

16 juillet 1829.

XIV

Oh primavera! groventù dell' anno! Oh gioventù, primavera della vita!

O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse,
C'est donc vous! Je m'enivre encore à votre ivresse;
Je vous lis à genoux.
Souffrez que pour un jour je reprenne votre âge!
Laissez-moi me cacher, moi, l'heureux et le sage,
Pour pleurer avec vous!

J'avais donc dix-huit ans! j'étais donc plein de songes!
L'espérance en chantant me berçait de mensonges.
Un astre m'avait lui!
J'étais un dieu pour toi qu'en mon cœur seul je nomme!
J'étais donc cet enfant, hélas! devant qui l'homme
Rougit presque aujourd'hui!

O temps de rèverie, et de force, et de grâce!

Attendre tous les soirs une robe qui passe!

Baiser un gant jeté!

Vouloir tout de la vie, amour, puissance et gloire!

Être pur, être fier, être sublime et croire

A toute pureté!

A présent, j'ai senti, j'ai vu, je sais. — Qu'importe Si moins d'illusions viennent ouvrir ma porte Qui gémit en tournant? Oh! que cet âge ardent, qui me semblait si sombre, A côté du bonheur qui m'abrite à son ombre, Rayonne maintenant!

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées,
Me croyant satisfait?
Hélas! pour revenir m'apparaître si belles,
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes
Que vous ai-je donc fait?

Oh! quand ce doux passé, quand cet âge sans tache,
Avec sa robe blanche où notre amour s'attache,
Revient dans nos chemins,
On s'y suspend, et puis que de larmes amères
Sur les lambeaux flétris de vos jeunes chimères
Qui vous restent aux mains!

Oublions! oublions! Quand la jeunesse est morte,
Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte
A l'horizon obscur.
Rien ne reste de nous; notre œuvre est un problème.
L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
Son ombre sur le mur!

Mai 1830.

XV

Sinite parvulos venire ad me.

Laissez. — Tous ces enfants sont blen là. — Qui vous dit
Que la bulle d'azur que mon souffle agrandit
A leur souffle indiscret s'écroule?
Qui vous dit que leurs voix, leurs pas, leurs jeux; leurs cris.
Effarouchent la muse et chassent les péris? —
Venez, enfants, venez en foule!

Venez autour de moi! Riez, chantez, courez!

Votre œil me jettera quelques rayons dorés,

Votre voix charmera mes heures.

C'est la seule, en ce monde où rien ne nous sourit,

Qui vienne du déhors sans troubler dans l'esprit

Le chœur des voix intérieures.

Fâcheux, qui les vouliez écarter!— Croyez-vous Que notre cœur n'est pas plus serein et plus doux Au sortir de leurs jeunes rondes? La vie est-elle donc si charmante à vos yeux, Qu'il faille préférer à tout ce bruit joyeux Une maison vide et muette? N'ôtez pas, la pitié même vous le défend, Un rayon de soleil, un sourire d'enfant Au ciel sombre, au cœur du poēte!

Mais ils s'effaceront à leurs bruyants ébats,
 Ces mots sacrés que dit une muse tout bas,
 Ces chants purs où l'âme se noie?... –
 Eh! que m'importe à moi, muse, chants, vanité.
 Votre gloire perdue et l'immortalité,
 Si j'y gagne une heure de joie!

La belle ambition et le rare destin!

Chanter! toujours chanter pour un écho lointain!

Pour un vain bruit qui passe et tombe!

Vivre abreuvé de fiel, d'amertume et d'ennuis!

Expier dans ses jours les rêves de ses nuits!

Faire un avenir à sa tombe!

Oh! que j'aime bien mieux ma joie et mon plaisir, Et toute ma famille avec tout mon loisir, Dût la gloire ingrate et frivole, Dussent mes vers, troublés de ces ris familiers, S'enfuir, comme devant un essaim d'écoliers Une troupe d'oiseaux s'envole!

Mais non. Au milieu d'eux rien ne s'évanouit. L'orientale d'or plus riche épanouit Ses fleurs peintes et ciselées,

LAISSEZ. TOUS CES ENFANTS SONT BIEN LA 91

La ballade est plus fraîche, et dans le ciel grondant L'ode ne pousse pas d'un souffle moins ardent Le groupe des strophes ailées.

Je les vois reverdir dans leurs jeux éclatants,
Mes hymnes, parfumés comme un champ de printemps.
O vous, dont l'âme est épuisée,
O mes amis! l'enfance aux riantes couleurs
Donne la poésie à nos vers, comme aux fleurs
L'aurore donne la rosée.

Venez, enfants! — A vous jardins, cours, escaliers! Ébranlez et planchers, et plafonds, et piliers! Que le jour s'achève ou renaisse, Courez et bourdonnez comme l'abeille aux champs! Ma joie et mon bonheur et mon âme et mes chants Iront où vous irez, jeunesse!

Il est pour les cœurs sourds aux vulgaires clameurs
D'harmonieuses voix, des accords, des rumeurs,
Qu'on n'entend que dans les retraites,
Notes d'un grand concert interrompu souvent,
Vents, flots, feuilles des bois, bruits dont l'âme en rêvant
Se fait des musiques secrètes.

Moi, quel que soit le monde, et l'homme, et l'avenir,
Soit qu'il faille oublier ou se ressouvenir.

Que Dieu m'afflige ou me console,
Je ne veux habiter la cité des vivants
Que dans une maison qu'une rumeur d'enfants
Fasse toujours vivante et folle.

De même, si jamais enfin je vous revois, Beau pays dont la langue est faite pour ma voix, Dont mes yeux aimaient les campagnes, Bords où mes pas enfants suivaient Napoléon, Fortes villes du Cid! o Valence, o Leon, Castille, Aragon, mes Espagnes!

Je ne veux traverser vos plaines, vos cités,
Franchir vos ponts d'une arche entre deux monts jelés,
Voir vos palais romains ou maures,
Votre Guadalquivir qui serpente et s'enfuit,
Que dans ces chars dorés qu'emplissent de leur bruit
Les grelots des mules sonores.

11 mai 1830.

XVI

Where should I steer?
Byron.